

Je lis ailleurs que l'on a anobli les maires de York, Liverpool, Leeds, Sheffield, Bristol, Portsmouth, Salford, Windsor, Norwich et Newcastle.

Vous connaissez mon opinion sur ce genre de récompense, mais je constate avec plaisir que l'on n'a pas cru devoir s'en servir pour aucun canadien-français.

Etant tous gentilshommes nous n'avons pas besoin de cette savonnette à vilains.

\*\* Chacun a célébré le Jubilé à sa manière.

Un journal de Dublin dit à ce sujet :

Pour l'Irlande, les cinquantes années qui viennent de s'écouler peuvent se résumer dans le tableau suivant :

Morts de faim.....	1,500,000
Expulsés.....	3,663,000
Expatriés.....	4,200,000
Emigrants morts de la fin.....	57,000
Emprisonnés.....	8,000
Massacrés dans les assemblées.....	3,000
Exécutés pour résistance.....	75
Morts dans les prisons.....	87
Journaux supprimés.....	12

A New-York, toute la démonstration s'est résumée en une messe chantée, pour le repos des âmes des Irlandais morts par suite des causes énumérées ci-dessus.

En nombre de villes le drapeau noir a flotté sur les édifices publics.

Je sais parfaitement que la Reine n'est pas responsable de tous les méfaits des gouvernements qui se sont succédés depuis cinquante ans, mais il est un fait certain, c'est que, pour être loquace, si on admet avec raison qu'elle ne peut être responsable du mal qui s'est fait dans les Etats britanniques pendant son règne, elle n'a eu non plus aucune influence sur les progrès qui se sont accomplis pendant le même laps de temps.

Et du reste, ceci a été si bien compris que, malgré tout ce qu'en ont dit certains journaux, la célébration de cette fête a eu un caractère de froideur que tout le monde a pu constater; et quand on vient nous dire que les deux cent cinquantes millions de sujets de Sa Majesté se sont réjouis ce jour-là, c'est vouloir nous faire croire que des vessies sont des lanternes.

Ceci soit dit tout en protestant de mon profond respect pour la Reine et pour la femme, mais pour rétablir les faits dans leur rigoureuse exactitude.

\*\* Otho, roi de Bavière, est décidément fou à lier, fou comme son frère, le roi Louis, qui s'est noyé il y a quelques années dans un accès de folie.

A ce propos, un journal anglais de Montréal fait la réflexion suivante :

Quand donc le peuple bavarois apprendra-t-il à se dispenser d'un gouvernement héréditaire.

Diable ! pour un journal qui se flatte, de respecter les monarchies, c'est un peu risqué.

\*\* En feuilletant une revue française, je trouve l'amusant sonnet suivant de M. Gabriel Monovon.

Cette petite poésie est faite avec beaucoup de goût et la pointe d'ironie n'est lancée qu'à la fois avec grande habileté.

PROMÉTHÉE ET LE VAUTOUR.

De ses cris Prométhée emplissait le Caucase,  
Et l'éternel Vautour, à sa proie acharné,  
Plongeant son bec vorace ainsi que dans un vase,  
Buvait le sang au flanc du pâle condamné.

Le roc entier tremblait, de son faite à sa base,  
Sous l'effort convulsif du Titau enchaîné,  
Quand tout à coup l'oiseau que la fureur embrase  
Releva vers le ciel son long cou décharné.

Et le Vautour cria d'une voix lamentable :  
— Entendrai-je toujours cet être insupportable  
Eternellement geindre et poser en martyr ?

Pense-t-il ici-bas être seul à pâtir,  
Et croit-il que ce soit un grand sujet de joie  
De ne manger depuis six mille ans que du foie !

La mythologie a fait son temps ; après avoir ridiculisé les dieux de l'Olympe on n'épargne même plus leurs victimes.

LÉON LEDIEU.

QU'IMPORTE !

Qu'importe le soleil montant à l'horizon,  
Et les mille parfums qui saturent l'espace ?  
Qu'importe le ciel bleu, la mer, le frais gazon,  
Et les chants dans les bois et la voile qui passe ?

Pour moi dans le ciel bleu le soleil est bien mort,  
Et les parfums ailés demeurent sans arôme.  
Les nids n'ont plus de voix et mon amour s'endort,  
Bercé lugubrement par la main d'un fantôme.

Un suaire implacable obscurcit tout mon ciel,  
Et je sens sur mon front le souffle de la tombe.  
Mon cœur—lassé de tout—au désert est pareil,  
Et sur mes jours ternis je sens que le soir tombe.

L'idéal en mon âme, où le doute combat,  
Agonise et se meurt : ange aux ailes brisées,  
Il tombe sans espoir en malheureux soldat,  
Il s'affaisse pareil aux colombes blessées.

C'est que les flots amers d'un morne désespoir,  
Ont laissé jusqu'à moi monter leur voix stidente,  
C'est que j'ai vu sombrer et finir sans espoir  
Le rêve bienfaisant de ma jeunesse ardente.

Comme l'arbre des monts je vibre au moindre vent  
Qui me vient de la tombe ou monte de la plaine.  
S'il souffie, moi de même et plus que lui, souvent,  
Car de folles douleurs je sens mon âme pleine.

L'arbre blessé revit tant que le cœur est sain,  
Tant qu'il n'a pas perdu sa sève par l'entaille.  
L'homme se sent mourir dès qu'il porte en son sein,  
Le dard de la douleur, ennemi qui l'assaille.

Triste, le cœur brisé, l'homme va son chemin,  
Se prenant à douter des affections saintes.  
Puis il voudrait mourir... pas aujourd'hui... demain,  
Et demain qui se lève a vu naître ses craintes.

Et le temps coule ainsi sans apporter au cœur,  
Le cordial béni qui calme les blessures.  
Et l'homme va, saignant sous le rire moqueur  
De l'idéal brisé qui cause ses tortures.

Il marche jusqu'à l'heure où le voile du temps,  
Se déchire à ses yeux en lui montrant l'espace,  
L'espace radieux où règne un beau printemps,  
Où le passé n'est plus que l'ombre qui s'efface.

Terre mystérieuse où l'oubli de nos maux  
Se puise dans la coupe aux ivresses profondes,  
Asiles inconnus au delà des tombeaux,  
Sejour d'enchantement par-delà tous les moudes.

Qu'importe le soleil montant à l'horizon,  
Et les mille parfums qui saturent l'espace !

Pour moi, dans le ciel bleu le soleil est bien mort  
Et mon amour s'endort,  
Bercé lugubrement par la main d'un fantôme.

*Ch. A. Gauvreau*

Isle Verte, 1887.

NOS GRAVURES

DR H. J. MARTIN, M.P.P.

**H**ENRI Josué Martin, troisième fils de feu Edouard Martin, autrefois marchand de Rimouski, et de Catherine Lepage.

Né à Rimouski, le 12 mars 1843. A fait ses études médicales à l'Université Laval, où il obtint son diplôme de docteur en médecine, en 1868.

Aussitôt reçu médecin, M. Martin s'est fixé à Carleton, dans le comté de Bonaventure.

Marié le 1er septembre 1869, avec Mlle Emilie Jeanne Verge, fille de feu Joseph Nelson Verge, autrefois agent des terres de la Couronne, pour le comté de Bonaventure, et de Emilie Marie LaBillois. Le grand père maternel de M. Martin était chirurgien dans l'armée française.

Membre du bureau des examinateurs du comté de Bonaventure, membre du conseil d'agriculture depuis 1883, président des écoles de Carleton depuis nombre d'années.

Elu député le 31 octobre 1882, et réélu aux dernières élections générales.

M. Martin est conservateur.

HONORABLE EDWARD BLAKE, M.P.

Ce n'est pas une biographie de l'honorable M. Blake que nous avons la prétention de donner ; une appréciation de sa carrière politique encore moins, mais simplement des dates qui

pourront au besoin servir de points de repère.

Edward Blake est fils de feu l'hon. William Hume Blake, député et solliciteur-général dans le cabinet Lafontaine-Baldwin. Né dans le township d'Adélaïde, Ont., le 13 octobre 1833. Marié avec Mlle Margaret Cronyn, fille de l'évêque protestant de Huron. Reçu avocat en 1856. C.R. en 1864.

Elu député en 1867, et choisi comme chef du parti libéral d'Ontario en 1868. Chef du gouvernement d'Ontario en 1871. Réélu député pour le comté de South Bruce en 1872, 1874, 1875, 1879, 1882, 1886.

A fait parti du cabinet Mackenzie en 1873. Ministre de la Justice en 1875. Président du Conseil en 1876.

Nommé chef du parti libéral du Canada en 1880.

L'honorable M. Blake a été forcé d'abandonner la direction de son parti à cause de sa mauvaise santé, et a pour successeur l'hon. Wilfrid Laurier.

LE PORT DE MONTRÉAL

Tous les navires mouillés dans le port de Montréal, le jour de la célébration du jubilé royal, étaient parvoisés de milliers de drapeaux, et ce tableau, très original et très important, a été reproduit avec beaucoup de talent par notre artiste.

LES CANADIENS DES ETATS-UNIS



DR J. H. LAROCHE

**J**OSEPH Henri LaRoque naquit à l'Acadie, P. Q., le 3 décembre 1848. Après avoir fréquenté l'école du village, son père, le Dr. B. LaRoque, aujourd'hui de St-Jean, P. Q., l'envoya faire son cours classique au collège St-Sulpice, à Montréal.

Le 12 mai 1868, il fut admis à l'étude de la médecine et, en mars 1868, l'Université médicale Victoria, de Montréal, lui conféra le degré de M. D.

Après quelques mois de repos, dans sa paroisse natale, le docteur alla s'établir à Webster, Mass., où il exerça sa profession avec succès, pendant près d'un an. Il revint ensuite à St-Jean, P. Q., pour prendre la direction d'une pharmacie et se livrer, en même temps, à l'exercice de sa profession. C'est là qu'il épousa, quelque temps après, Mlle Albina Marchand, fille de Frs. Henri Marchand, Protonotaire du district d'Iberville.

Après le grand incendie de 1876, qui dévasta toute la partie commerciale de la petite ville de St-Jean, le docteur résolut de se diriger de nouveau vers les Etats-Unis, et, en mars 1878, il vint se fixer à Plattsburgh. Il ne tarda pas à s'acquérir l'estime de ses concitoyens et à figurer au premier rang dans sa profession. Il est aujourd'hui Vice-Président de la société médicale du comté de Clinton ; membre du corps des conseillers du village de Plattsburgh, et sous l'administration démocratique actuelle, il fait partie du Bureau des examinateurs pour le département des Pensions,